

# Des varans rayés vert et jaune ...

Ateliers d'écriture animés par Odile Pimet



Institut de Formation de Saint Laurent du Maroni

## PREFACE

### *Un défi à relever...*

En mars 2005, la DRTEFP a offert la possibilité d'un travail d'écriture d'une semaine à Saint-Laurent dans le cadre des fonds du programme IRILL (Insertion, Réinsertion Lutte contre l'Illettrisme). L'IFSL (Institut de Formation de Saint Laurent) a retenu deux dispositifs : l'atelier permanent de lecture et d'écriture et la plate-forme de communication orale. La proposition concernait les stagiaires en formation mais, si nous avons choisi de travailler avec eux de manière prioritaire, nous avons également souhaité travailler avec les formateurs, avec les habitants de Saint-Laurent.

### *...Écrire la Guyane*

Ce qui nous réunit tous, c'est d'être en Guyane à ce moment particulier et le thème en a découlé : « *Je suis là* », pour écrire ce qui nous rassemble tous ici, en Guyane, apprenants, formateurs, habitants de Saint Laurent, mettre en mots nos parcours guyanais, dire notre vision de la Guyane, de notre pays, nos émotions, nos images. Cette semaine s'est déclinée autour de situations d'écriture variées : entre formateurs, entre apprenants, entre apprenants et formateurs, entre Saint-Laurentais novices ou experts en écriture. A la fin de cette semaine d'écriture le groupe théâtre de l'association Esperluette a donné voix aux textes, nous avons partagé avec délectation les textes écrits, nous nous sommes découverts, nous avons ri, nous avons été émus.

*Une histoire qui continue à s'écrire*

Ce projet est lié à l'organisation, depuis de nombreuses années de formations de formateurs au sein du DPLI Guyane (Dispositif Permanent de Lutte contre l'Illettrisme) pour permettre aux formateurs de découvrir la démarche d'ateliers d'écriture et l'utiliser avec les apprenants. Ces formations ont été initiées par le centre ressources du DPLI (CFAES, Cercle de Formation et d'Action en Économie Sociale), conduites par l'Atelier des écritures ; à Saint-Laurent, l'association Esperluette anime des ateliers d'écriture et de théâtre ; rassembler dans un même projet ceux qui vivent et aiment un même lieu était un défi qui nous a tentées.

Au travers de l'ensemble des textes, nous vous invitons à entendre la singularité des voix et à découvrir autrement la Guyane et Saint Laurent.

Un grand bravo à toutes les personnes qui ont participé à ce temps riche de rencontres et d'échanges.

Odile Pimet Atelier des Écritures et  
Catherine Tabaraud IFSL

Odile Pimet est l'auteur des ouvrages suivants :

*Les ateliers d'écriture*, (coll. C. Boniface), Retz, 1992

*Ateliers d'écriture mode d'emploi*, (avec la coll. de C. Boniface), ESF, 1999

*Le goût des mots, guide pour l'animation auprès d'un public peu francophone et peu lecteur*, Ibis Rouge, 2004

## SOMMAIRE

**Ceux qui ne savent pas disent que – p.**

*proposition de clôture à l'issue de la lecture théâtralisée de fin de semaine*

**En chemin – p.**

*textes de formateurs sur leur itinéraire vers leur métier et/ou vers la Guyane, poésies de stagiaires avec des rimes autour de Guyane et du nom de leur pays*

**Mon pays – p.**

*textes de stagiaires et de formateurs, écrits ensemble, sur des sensations liées à la Guyane ou au pays d'origine*

**Les lieux – p.**

*textes écrits lors d'une soirée au restaurant sur des lieux, leur passé et ceux qui les ont fréquenté*

**Les 7 merveilles de Saint-Laurent – p.**

*choix collectif des stagiaires*

**Au fil du texte et pour finir....des cadavres exquis  
guyanais**

*Sur la route nationale 1,  
Les varans rayés vert et jaune,  
Braves et motivés,  
Déambulaient,  
Puisqu'une seule femme ne leur suffisait pas.*

CEUX QUI NE  
SAVENT  
PAS DISENT QUE

*« La Guyane est une île et il y a des  
aborigènes... »*

*- Idées reçues sur la Guyane -*

## Ceux qui ne savent pas disent :

qu'elles sont tellement grosses, les araignées, qu'on ne peut même pas les peigner

qu'il y a des serpents partout qui vous avalent d'un seul coup

que la Guyane est envahie par les bêtes en tous genres, surtout araignées, moustiques, serpents, tous mortels bien sûr !

qu'on y attrape toutes les maladies tropicales

qu'on ne se déplace qu'en pirogue

que ce n'est qu'une grande forêt sans civilisation

qu'on ne sait pas où c'est : Afrique ? Amérique ?

qu'il y a beaucoup de bêtes affreuses (jusqu'à présent je n'en ai pas encore vues...)

qu'il y a des bêtes féroces et dangereuses

qu'on peut attraper des maladies très dangereuses

que c'est le seul pays au monde où il y a des anacondas

qu'on risque de se faire croquer par un gros crocodile

que la Guyane c'est la France, il paraît même que c'est un département français !!

qu'il n'y a pas grand chose à voir, y'a que des fleuves et de la forêt

qu'il fait chaud, c'est vrai

## Ceux qui ne savent pas disent :

que des souldards sans culture !

que c'est une île ... ça se trouve où ?

qu'il n'y a que des fainéants, ils n'aiment pas travailler

que les gens ne pensent qu'au sexe

qu'il faut vendre ta Renault Clio et acheter un 4X4 pour aller jusqu'à Saint Laurent du Maroni

que la Guyane c'est plein de grosses araignées poilues

que la pluie Guyanaise mouille !

qu'en s'échappant du déluge continuel, on se fait attaquer par les anacondas, une fois que les mygales vous ont bouffé les orteils.

que la Guyane c'est une île du Pacifique, « moi je connais la Guadeloupe et ça doit être pareil »

qu'il y a trop de maladies, que personne ne fait attention à rien, que les gens prennent tous de la cocaïne et ont le sida

que Kourou est la seule ville intéressante

que c'est dangereux

qu'il fait trop chaud

qu'il y a tout plein de maladies

que le pays n'est pas développé

*Au fin fond du fleuve du Maroni,  
une brise,  
Tout poil hérissé,  
Vomissait,  
A cause d'une indigestion de myrtilles*

## Ceux qui ne savent pas disent :

que la Guyane n'a pas d'ambiance, que c'est très petit, que ce n'est qu'une commune

attention, le palu court les rues, ne sortez pas sans avoir enfilé votre moustiquaire

que la Guyane est une île et qu'il y a des aborigènes

que c'est pas sain comme climat

que c'est rien qu'un vaste marigot pourri de moustiques, farci de bestioles avec plein de pattes, qui piquent, qui mordent, qui te refilent des maladies où tu deviens difforme et purulent

qu'il y a beaucoup de caïmans, c'est l'enfer de la forêt, et le fleuve fait peur

que c'est toujours l'enfer vert, qu'il n'y a pas de jolies plages en Guyane

« ah tu pars en Guyane, moi aussi je connais quelqu'un qui est parti en Afrique ! »

chaleur, pluie, moustiques, jungle, sauvages, maladies, exil, palu, fourmis, marais, marécages, bêtes féroces

que c'est une île, la vie est dangereuse, y'a des bêtes, y'a rien à faire, c'est malsain : y'a des maladies

qu'il n'y a que des amateurs, même au théâtre

que les Guyanais sont racistes (mais nous savons tous que la Guyane est le pays le plus beau)



# EN CHEMIN

*« Le chemin se fait en marchant ... »*

Je suis là, assise à une table, en train de cogiter pour essayer de cracher quelques mots qui n'auront de sens pour personne, même pas pour moi. Quel travail frustrant, laborieux et ingrat qu'est l'écriture ! Je la connais bien, elle m'en a fait passer des nuits blanches. Mais je suis toujours là... et je n'ai toujours rien dit ! Comme le chat qui mord sa queue, j'ai passé ma vie à me chercher, non pas que je me sois trouvée, loin de là, mais le chemin s'est rétréci. Adieu, les lignes serpentées, vagues et tortueuses de ma jeunesse.

Petite fille, je rêvais de voyager, de croquer la vie et ses dangers et c'est ce que j'ai fait, d'ailleurs. Sans regrets car ça s'est plutôt bien passé !

Je me souviens... Je suis là, à l'aéroport avec mon sac à dos, mes pantalons de clown, un vieux tee-shirt et ma veste de militaire, un vrai épouvantail, comme disait si gentiment ma mère. Disons que j'ai eu l'appel de la forêt, elle m'a interpellé et provoqué pendant des années. « Viens, viens », me chuchotait-elle, « n'oublies pas que tu es d'ici ».

On débarque avec un sac à dos qui, quelque temps après, devient poussiéreux et moisi. On l'oublie presque. Mais on ne le jette pas, il peut resservir, sait-on jamais...

Alors d'autres préoccupations et priorités surgissent. Eh oui, j'ai une famille à m'occuper à présent. Peu importe comment je suis là mais tout ce que je sais, c'est qu'il n'y a pas de chemin, le chemin se fait en marchant.

« *Caminante, no hay camino, el camino se hace al andar* »  
(Antonio Machado)

*Laetitia*

*Au fin fond du fond de la forêt des Malgaches,  
Les gendarmes font des contrôles assez souvent,  
En rut,  
Ils s'agitent,  
Pour perpétuer la vie*

Six heures, le jour se lève presque et le réveil sonne, la moiteur du petit matin fait qu'on se lève aussi sec. Vite ! Sous la douche. Cela évite de faire le zombie trop longtemps dans la maison. Le café chauffe, j'allume la première cigarette, quel bonheur ! et là, je commence à réaliser que nous sommes vraiment lundi matin. Je m'installe sur la terrasse, sur la table traîne une pièce de deux centimes (nous sommes à la fin du mois). Un petit jeu est le bienvenu, pile, je vais au travail, face, je vais aussi au travail. Zut ! j'ai gagné. Doucement je me dirige vers la voiture et toujours aussi lentement je démarre, la piste est pourrie. J'arrive au boulot, j'ouvre les portes, il n'y a personne, donc là, la question qui me vient, c'est qu'au « Camp », le bagnard c'est peut-être bien moi finalement.

*Pierre*

En 1998, j'étais simple ouvrier du bâtiment, spécialisé dans le montage de briques. Un jour, mon ancien formateur de l'AFPA m'a contacté pour un poste à pourvoir à Saint-Laurent, en tant que formateur briqueteur. J'ai sauté sur l'occasion sans me poser trop de questions, pensant que c'était une chance à saisir pour mon évolution professionnelle.

J'ai travaillé quatre mois à former des personnes en difficulté d'insertion. Cela m'a plu mais c'était seulement quatre mois.

Après, j'ai eu un poste de chef de chantier dans le BTP et, ensuite, j'ai été dans la galère pour trouver un autre travail.

Je ne compte plus ces années. Un copain m'a donné un coup de pouce pour que je sois son responsable technique dans la location, seulement pour trois mois. Et puis, rebelotte, Assedic, ANPE, jusqu'à ce que je voie avec mes yeux l'offre d'emploi n° XXXXX concernant un poste de formateur que je sentais bien. Voilà, je suis là maintenant.

*Au bout de la route,  
Le paresseux mouton,  
Fort élégant,  
Érucote,  
Pour éliminer le bruit dans son oreille*

## *En chemin ...*

Je suis là parce que je travaille à l'atelier. Je dois me lever à 6 heures du matin pour préparer les filles. Ensuite, je traverse mon village pour les emmener à l'école, je les dépose et je remonte dans ma voiture. Je m'arrête au stop avant de reprendre la route qui mène à mon lieu de travail qui se situe au Camp de la Transportation.

*Caroline*

*Réveiller – lever – laver – marcher – monter – démarrer – rouler –  
s'arrêter – accepter – dépanner – redémarrer – s'arrêter – policier –  
contrôler – papiers – sans papiers – expliquer – redémarrer – rouler  
– accélérer – parler – jurer – rigoler – arriver – s'arrêter – remercier  
– saluer – concentrer – travailler.*

*Et pour finir : écrire.*

Libi – no schouti – kinki – traplacy – coillry – coillry – walki –  
coillry – fendi – placi – bushi – miti – mati – feeli – schouti –  
libi – tan.

*David*

*L'eau de la crique était fraîche,  
OUAH !  
Un maïpouri tétraplégique,  
S'entraîne,  
Pour traverser le fleuve.*

A treize ans, je suis en Afrique, de passage. Un peu plus tard, dix-quinze ans après, j'y reviens et j'y reste. Étudiante je pars, je voyage dès que possible. J'aime être loin de la terre de mes parents, j'aime regarder de loin ma part d'enfance, mes racines. Pendant des années, je suis toujours prête à partir, j'aime tout ce qui est liée au départ, aux déplacements : les gares, les aéroports, les trains, les avions, les voitures...

Je suis sur la route nationale 1, verdure éclatante sur la rouge latérite, je laisse la moiteur entrer dans la voiture, mes mains collent au volant, le ciel est chargé de nuages qui laissent parfois le soleil passer et m'éblouir. Des papillons s'écrasent sur le pare-brise, une femme élégante fait du stop au bord de la route, d'un geste déterminé elle me fait signe de m'arrêter, plus loin en claquettes des enfants marchent leur cartable au dos, des mangues bien mûres à la bouche, un petit singe noir traverse la route.

Je suis là sur la nationale 1 de Guyane. Un peu d'Afrique sur le continent sud-américain. Des cocotiers, des manguiers, énormes, des arbres majestueux, des éclats rouges de balisier dans la verdure du chemin, une cahute où pend un gibier à vendre, un homme sur un booster le fusil accroché sur le dos. Je freine brusquement et râle après une voiture roulant à 40 km/heure, écrasée sous le poids de sept ou huit personnes tassées dans l'habitacle. Un urubu se régale d'une charogne près du fossé, un vélo zigzague.



Je suis là, je roule, je regarde. De petites maisons au toit pentu entourées de sable blanc, des femmes ruisselantes d'eau drapées dans des serviettes de bain discutent, des ados pêchent sur un petit pont, je suis là sur la nationale 1. Combien de fois ai-je fait ce trajet entre Saint-Laurent et Cayenne depuis la première fois ? Des dizaines de fois. Je suis là sur cette route, les petits éclairages de Saut-Sabat, le carrefour de Mana, la nuit qui tombe vite et qui donne aux arbres un relief impressionnant, une lumière sublime juste avant la nuit, un homme à vélo, noir dans la nuit noire, seul. Je suis là en Amérique du Sud, je passe le panneau « Bienvenue à Saint-Laurent », les gens marchent d'un pas peu pressé, les couleurs vives de leurs vêtements illuminées par les phares. Je suis au rond-point du cimetière, je souris, heureuse d'arriver. Enfin, je suis là, chez moi.

*Catherine*

Je suis sur mon vélo, c'est le vélo le plus rapide de tout le Far-West, il est bleu. Je suis tout le temps en sueur, j'évite le soleil et la pluie et quand j'ouvre les yeux tout est vert j'ai le cœur qui bat vite car je sais que chez moi c'est dans ses bras et en ce moment le reste de son corps est en Guyane, j'aime mon nouveau métier j'ai appris plus encore ça valait vraiment le coût, ce choix n'était pas un hasard, j'en suis sûr.

Affaire du passé, de mon enfance, peut-être. Je suis sensible aux gens que je vois, aux états d'âme de mon enfant, je suis un peu plus humain. Le gris me manque quand je joue la comédie. je ne suis plus le seul à dire bonjour tout le temps comme un fou dans la rue des gens me répondent à Saint-Laurent.

Et j'ai calculé rapidement à chaque coup de bras pour essayer les gouttes de sueur de mon front le temps c'est de l'argent mais l'argent ne fait pas le temps et en Guyane le temps à une vraie valeur on le passe à bon escient.

*Malo*

*Au camp de la transportation,  
La vieille pirogue,  
Qui n'avait pas sa langue dans sa poche,  
Buvait,  
Pour pouvoir traverser d'un cou*

**25 août 1994.**

Après de longues d'attente, je suis enfin dans l'avion. Cela fait 5 mois que j'attends ce moment.

Je suis angoissée et j'avoue que plusieurs images de films de catastrophes aériennes me reviennent en tête.

Je souffle pour faire passer ce stress que je sens grandir dans mon estomac.

C'est la première fois que je prends l'avion sur une si longue distance et puis 8 h c'est long.

Je suis au fond de l'avion, en classe fumeur, ça c'est la bonne nouvelle.

Mon petit sac à dos, contenant tout le nécessaire à ma survie est bien calé sous mon siège.

Nous décollons, je pense à Franck, qui est à Saint Jean et qui partira bientôt pour Cayenne, notre point de rencontre.

Dans un sens comme dans l'autre, c'est le meilleur chemin que nous pouvions prendre. Notre projet va enfin se réaliser.

Mes compagnons de voyage ont l'air blasé et je ne laisse pas paraître mon excitation.

A ma droite, une femme d'un certain âge, tient un petit caniche pelotonner dans un sac matelassé. Elle a l'air douce mais nos échanges sur la Guyane se limitent à la chasse aux papillons, aux jaguars et autres gibiers et volatiles guyanais.

Par politesse, je lui réponds mais elle m'ennuie furieusement.

A ma gauche, un gardien de prison, son visage et sa voix sont sympathiques mais il a autant de conversation qu'une cellule de détention.

Je décide de me murer dans le silence et un peu plus tard dans le sommeil.

Mon ennui précipite mon envie d'arriver au plus vite.

Est-ce que Franck sera là ?

L'atterrissage est un peu brutal. Mes yeux fixent le voyant lumineux des ceintures, ma main est d'ailleurs posée sur cette sangle. J'attends le top départ pour me précipiter hors de l'avion.

Les passagers rassemblent leurs affaires, les portes s'ouvrent. Mes angoisses s'évanouissent, je suis arrivée à bon port.

Nous descendons un escalier en fer qui nous mène à la piste et au loin j'aperçois des grands bras qui s'agitent.

*Cécile*

On arrive. On arrive après les bagages, après le train, après les heures vides d'attente à l'aéroport, après le long temps de station assise dans l'avion. On arrive après les kilomètres gris du bitume de la route de l'ouest, on arrive après le dépôt d'un bagage encombrant et d'une voiture poussiéreuse quelque part, on arrive en longeant les bâtisses administratives et les demeures officielles dentelées de briques ajourées. Pour entrer, il faut tourner le dos au fleuve, on est arrivé, on est au bout, on est au Camp.

On passe sous la très haute arcade portant son nom que l'on déchiffre mentalement à chaque fois, on courberait presque le dos. Au loin, au fond, un mur. Entre lui et nous les bâtiments sont régulièrement répartis, semblables et différents, sombres, interdits et bardés de fils de fer ou clairs, rénovés et fréquentés. On longe, à droite, la bibliothèque, bruissante des pages tournées, et amicale derrière ses portes à barreaux. On passe une esplanade devant les anciennes cuisines, on laisse à gauche le manguier, immense, énorme. On passe les cases en attente, on cherche celle sur laquelle on lit « Poulet salope » écrit en majuscules, on passe des cases rénovées, d'autres dont le tour viendra.

On pose le pied sur la coursive surélevée de la case 6 et on est envahi par la proximité des milliers d'âmes qui ont vécu ici et se sont peu à peu soudées et incorporées au soubassement. Leur présence nous submerge parfois quand on tourne sur la coursive soudain balayée d'embruns. On aperçoit alors des visages concentrés, des mines attentives, des ordinateurs allumés et, si le regard porte au loin, vers l'entrée, on voit venir à nous, à pied, en mobylette, en auto, des femmes à la démarche chaloupée en jupe blanche éclatante ou en atours colorés, des hommes aux yeux vifs qui se dirigent, confiants, vers nous, pour chercher, dans la case 6, des outils de liberté.

*Odile*

# Liste des rimes trouvées par les stagiaires

## GUYANE

Banane  
Anne  
Chamane  
Caravane  
Mégane  
Douane  
Liane  
Ariane  
Marianne  
Cane  
Savane  
Canne  
Crâne  
Panne  
Condamne

## SURINAM

Dame  
Rame  
Ame  
Femme  
Islam  
Télégramme  
Programme  
Kilogramme  
Pranam  
Polygame  
Monogame

## BRESIL

Persil  
Sicile  
Cil  
Sourcil  
Lucile  
Il  
Ile  
Mil  
Mille  
Fil  
Avril  
Ville  
Facile  
Difficile  
Pile  
Civil  
Odile  
Utile  
Inutile

## GUYANA

Ananas  
Mana  
Marina  
Albina  
Jopanna  
Mina  
Léona  
A Mana  
Suzanna



Je suis né au Surinam  
Maintenant j'habite en Guyane  
Il y a beaucoup de belles femmes en Guyane,  
comme au Surinam  
Tous mes enfants sont nés en Guyane  
J'ai 4 enfants en Guyane  
Le première s'appelle Liane, la deuxième s'appelle  
Ariane, la deuxième s'appelle Marianne, la  
quatrième s'appelle Anne  
Mon mari habite au Surinam  
Il n'a pas de papiers, il n'habite pas en Guyane  
J'aime la Guyane parce que tous mes enfants sont  
en Guyane  
Et la Guyane est très belle, comme le Surinam.

*Conchita*

Je suis née au Guyana  
La première fois que je suis venue en Guyane  
Je me suis promenée dans les savanes  
J'ai vu beaucoup d'ananas et de bananes  
Johana va à Albina pour acheter la canne

*Nandranie*

*Dans le reflet noir du haut Maroni,  
Le totem,  
Hystérique et très laid,  
Digère ses bananes,  
Pour des prunes*

Je m'appelle Éline, je suis née au Surinam  
Mais je suis venue en Guyane  
Parce que j'aime la Guyane  
J'ai mangé des bananes  
Je suis une femme  
Je fais un stage en Guyane  
Je ne suis pas polygame  
Je suis une dame  
Quand je travaille trop j'ai mal au crâne

*Éline*

La première fois que je suis venue en Guyane  
Le piroguier m'a déposée à la douane  
Parce que moi je suis née au Surinam  
Dans un petit département qui s'appelle Paranam  
Une fois j'ai trouvé un télégramme :  
« Madame ton mari est polygame »  
Je me suis fâchée, j'ai laissé mon mari pour vivre  
dans une caravane

*Margot*

J'achète des bananes, je connais une grosse dame  
qui pèse 100 kilogrammes

*Margot*

*Après un apéro bien arrosé,  
Une équipe d'irréductibles écrivains,  
Déroutants,  
Montait dans l'arbre mort,  
Parce qu'on lui avait mis du poil à gratter dans ses chaussettes.*

Je suis née au Surinam  
Je n'aime pas les polygames  
Je vis en Guyane où je mange beaucoup de bananes  
En Guyane il y a une dame qui s'appelle Marianne  
En Guyane, il y a Iwan,  
En Guyane il y a la savane avec des lianes  
Je t'aime Guyane mais je respecte la douane

*Hilly*

C'est Carnaval en Guyane  
Les voleurs je condamne  
Miss Saint Laurent ce sera Ariane

*Rachel*

Je suis né en Guyane  
En Guyane on ne plante pas beaucoup de bananes  
Mais en forêt il y a beaucoup de lianes  
Je rêve de conduire une Mégane

*Bruno*

J'ai mangé des bananes  
A Maripasoula il y a beaucoup de polygames  
J'ai envoyé un télégramme  
Je travaillais avant dans une caravane  
Je conduis une Mégane  
Je me suis marié avec une femme

*Seese*

J'aime Misse Guyane  
C'est une belle dame  
C'est la même que miss Surinam  
Qui est une belle femme  
Je suis née au Surinam  
J'habite en Guyane  
Carnaval en caravane

*Périda*

Je suis venu du Brésil en Guyane  
Heureusement je n'ai pas rencontré la douane  
Il y a beaucoup de choses au Brésil  
Mais la vie là-bas est difficile

*Marciolino*

Je suis né en Guyane  
Avant, en 1986 je plantais des bananes  
Quand je suis venu du Surinam, j'ai du passer à la  
douane  
Quand j'étais au Surinam  
J'ai joué aux dames  
J'ai bien marché dans la ville  
J'ai vu une belle femme  
Elle s'appelle Odile

*Iwan*

*Sur la pirogue, en plein soleil,  
Le moteur vrombissant d'une barge d'orpaillage abandonnée,  
Avec un sourire édenté,  
S'époumonait,  
Pour épater ses amis*



Je suis née au Surinam  
Je m'appelle Suzan  
Je suis une dame  
Je plante beaucoup de bananes  
Je conduis une jolie Mégane  
Je suis une femme  
J'ai regardé un programme  
J'ai envoyé un télégramme  
J'ai une fille qui s'appelle Marianne  
Et son frère s'appelle Ariane  
Ma voiture est tombée en panne  
Dans la rue j'ai vu la douane  
J'ai un frère il est polygame  
Mon beau-frère, il est monogame  
Je suis allé à Paranam  
Je pèse 57 kilogrammes

*Suzanna*

Quand j'étais petite, j'étais au Surinam  
Depuis 1972, je suis en Guyane, j'ai 6 enfants en  
Guyane  
Il y a beaucoup la douane en Guyane  
Je mange des bananes  
A Kourou j'ai vu Ariane  
Je suis une femme  
Je connais une fille, elle s'appelle Liane

*Delta*

*Dans ce carbet rongé par les termites,  
Surnageait un palmipède féroce,  
Desséché par le soleil,  
Marchant à petits pas,  
Parce que nous sommes ensemble*

# MON PAYS

*« Mon pays, c'est le goût des légumes... »*

Mon pays c'est le Brésil ,

Une couleur ? le vert parce qu'il représente toute la forêt amazonienne

Un goût ? le guarana, c'est un fruit pour faire du jus, le cupuaçu aussi c'est un fruit avec lequel on fait beaucoup de choses comme du chocolat.

La bossa nova représente le Brésil avec des chansons comme « garota de Ipanema » (girl from Ipanema), connue dans d'autres pays.

L'odeur du Brésil c'est le seda qui sert à faire du parfum, du shampoing et d'autres choses encore.

Le moment fort pour moi c'est quand je retourne au Brésil et que je retrouve toute ma famille.

Il y a longtemps, 10 ans, Ayrton Senna est mort et je n'ai pas oublié.

Les gestes de mon pays c'est ceux de ma main quand je parle et que je veux expliquer quelque chose, je fais beaucoup de mouvements.

*Éliana*

Mon pays, c'est le gris bleu de la tortue luth, le rouge de la terre et l'éclat noir des yeux des enfants espiègles, le goût du curry sur mes doigts, la chair juteuse des ramboutans et la saveur des sourires colorés, le raffut des oiseaux dans les arbres, le bruit d'un moteur de pirogue, les mélodies des langues : ndyuka, paamaka, saamaka, boni, portugues, kalin'a, cwéole.

Mon pays, c'est l'odeur du poisson boucané, l'acidité du citron vert et les parfums capiteux des belles coquettes se protégeant du soleil sous leurs parapluies.

Mon pays, c'est des femmes et leurs brouettes : « Oignons, l'ail, pommes de terre ! », les boosters lancés à vive allure et transportant toute une famille, l'eau fraîche de la crique où des enfants rient et se savonnent, les Hmongs qui jouent à la pétanque.

Mon pays, c'est le jus frais de maracudja, c'est le colibri sur ma terrasse.

Mon pays, c'est ce que toi, lui, elle m'ont appris.

Mon pays, c'est ma vie d'aujourd'hui, c'est le Maroni.

*Catherine*

*Dans un petit coin du bout du monde,  
L'animateur de théâtre absent,  
Que Safo avait réparé la veille,  
Faisait des claquettes,  
Et a toujours soif, car beaucoup de dépense d'énergie.*

Mon pays, c'est celui des Bushinenge de Guyane.  
C'est la couleur blanche et marron parce que j'aime le blanc et le marron.  
Le goût de mon pays, c'est les bananes et le couac parce que c'est plein de vitamines.  
Dans mon pays bushinenge, la musique c'est l'aléké et l'awasa.  
Le parfum, c'est bien pour toutes les personnes.

*Agnès*

Mon pays c'est Haïti.  
Haïti, c'est le rouge et le bleu, les couleurs du drapeau.  
Haïti, c'est le plat de bananes pesé parce que c'est mon plat préféré.  
C'est la musique *compa* parce que c'est la musique que tout le monde aime.  
C'est l'odeur du parfum des fleurs roses, de belles fleurs que nous aimons.  
Haïti, c'est des moments pour réfléchir, s'amuser, jouer.  
Je pense à quelque chose, à une image, un paysage et aux gestes que je fais : c'est les cadeaux d'anniversaire pour mes enfants.

*Marie-Mirlande*

Mon pays, c'est Paranam, un village du Surinam. Les couleurs de mon pays, c'est le rouge, le vert, le blanc, le jaune.

Mon pays, c'est le goût des légumes, de toutes les choses à manger dans les restaurants et des choses que l'on plante sur l'abattis comme le napi, la dachine, le manioc et la banane.

Là-bas, nous dansons sur des musiques comme le kaséko, le zouc, le reggae et toutes les danses des Saramacas.

C'est le parfum des différentes choses pour faire à manger, toutes les épices.

Je pense au moment où je m'amusais avec ma sœur, mon frère, mon voisin et ma voisine.

Mon pays, c'est un geste : faire le pangi, ensemble, avec ma sœur et mon amie.

Ivy

*En Guyane, située entre le Brésil et le Suriname,  
Le chef du village voisin,  
Énorme,  
Déclamait,  
A cause de sa grande passion pour la sauvegarde de la nature*

Avant, dans mon pays, il n'y avait pas de problème avec la douane ni la police. Il n'y avait pas de voleurs ni personne pour tuer quelqu'un, il n'y avait pas de problème pour les papiers.

Maintenant, il y a la couleur bushinenge, c'est le noir parce que nous sommes noirs. Il y a un peu le rouge, c'est les Indiens, il y a des Bushinenge qui sont rouges.aussi. Avant les Bushinenge faisaient le manger naturel avec l'huile de maripa et l'huile de coco. Les Bushinenge font aussi de l'huile avec de l'awara dendé. On mangeait du comou, du wassaï, du patawa. On faisait des pangis pour danser l'awassa et des camisas pour les hommes.



La Guyane, c'est le bleu, le blanc et le rouge du drapeau,  
c'est le goût du colombo et des légumes dans la sauce,  
c'est le zouc et le reggae, c'est l'odeur des haricots  
rouges du repas, c'est le Carnaval, c'est la fête de Saint-  
Laurent parce que j'adore m'amuser.  
La Guyane, c'est un pays joli, tu t'habilles comme tu  
veux, il ne fait pas froid, il y a des ambiances, la Guyane,  
c'est le fleuve, c'est le Maroni, c'est aussi Grand-Santi,  
Papaïchton, Maripasoula.  
C'est un pays à visiter, où on peut apprendre des choses  
sur les Bushinenge.

La Guyane, c'est la danse, c'est se baigner dans le  
Maroni.

*Sandra*

*A la crique Margot,  
Le maïpouri Saint Laurentais,  
Admiratif et sensuel,  
Rame,  
Pour terminer sa séance.*

Mon pays, c'est le Surinam.

Je suis née dans le district de Commewyne.

C'est la couleur du ciel bleu gris, c'est le blanc et le noir sous le soleil jaune, rouge et orange.

C'est le goût du plat javanais avec du saté, avec des légumes, avec des saucisses du Surinam, du porc et du riz cantonnais. C'est la musique de l'orchestre des Indiens pour les mariages, c'est le parfum du riz qui est meilleur que celui de la Guyane.

Mon pays, c'est l'orage que j'entends dans le ciel. C'est la nature que je trouve jolie le matin quand je me réveille.

*Asha*

A Providence, c'est vert parce qu'on ne voit que de la forêt. Le soir, les pirogues s'arrêtent sur les champs pour manger, boire et danser. Le dimanche on va sur les sauts pour pique-niquer. On prépare à manger et on joue à celui qui mange le plus vite.

A Saint-Laurent, je ne fais pas la même chose qu'à Providence. Je n'aime pas les garçons à Saint-Laurent, ce sont beaucoup de voleurs, mais à Saint-Laurent j'aime le football.

*Sylvie*

Quand j'avais dix ans, il n'y avait pas de problème. J'arrive du pays Saramaka. Il y a des noirs là-bas et des personnes marrons aussi. Ils vivaient ensemble et quand ils allaient chasser et qu'ils ramenaient du gibier, ils le partageaient avec tout le monde. Quand ils voulaient faire un abattis, ils appelaient les hommes et les femmes pour faire le travail ensemble. Les femmes faisaient à manger et les hommes coupaient l'abattis. Quand l'abattis était coupé, ils le brûlaient et ils plantaient des dachines, des naxis, du maïs, des bananes. Quand les plantations étaient mûres on les cueillait. On faisait aussi du couac avec le manioc. On gardait le tapioca pour cuisiner.

Quand la saison sèche arrivait, on appelait tout le monde pour aller chercher la nivrée et on pêchait de cette façon sur le fleuve. Ainsi, on attrapait toutes les sortes de poissons.

*Eline*

La Guyane c'est la couleur bleue. C'est un petit pays.  
La Guyane, c'est le goût du yaourt à l'ananas.  
La Guyane maintenant, c'est de belles maisons, de belles cités.  
La Guyane, c'est joli, il y a beaucoup de monde mais, quand on marche, il faut faire attention avec son sac parce qu'il y a des voleurs.  
Avant, il n'y avait pas beaucoup de gens du Surinam, maintenant il y en a beaucoup.  
La Guyane, c'est là où je veux parler français et où je veux travailler.  
La Guyane, c'est là où je suis venue pour vivre tranquille, pas pour me battre, pour m'occuper de mes enfants, pour qu'ils aillent à l'école.  
La Guyane, c'est des jeunes qui font du football, du tennis, du basket.  
La Guyane, c'est la maison de ma cité Maryflor. Avant j'habitais une toute petite maison route de Cocoma.

*Yvonne*

Mon pays c'est le Surinam. Il y a beaucoup de couleurs de peaux, des guyanais, des coolies, des indiens, des blancs, des noirs, des arabes... beaucoup de nationalités.

La Guyane est jolie, c'est vert avec beaucoup d'arbres dans la forêt, il y a aussi des jolies fleurs. Ici aussi, il y a beaucoup de couleurs de peau.

Au Surinam et en Guyane, il y a beaucoup de musiques traditionnelles.

Ici, on mange le gibier, le caïman, les oiseaux, beaucoup de poissons.

J'aime mon plat traditionnel amérindien, j'aime les odeurs de la forêt.

*Annie*

Mon pays, c'est un petit village de Saramacas, c'est joli.  
Mais il y a beaucoup de choses dans le village.  
Il y a des danses banamba sékéli. J'aime les danses  
banamba sékéli, cauriena.  
Il y a des couleurs : les arbres, c'est vert, les maisons c'est  
jaune, les fleurs c'est rouge,  
les gens c'est blanc et marron.  
J'aime la cuisine.  
J'habite la Guyane depuis 13 ans, j'ai 6 enfants.

*Estha*

Mon pays, c'est magnifique. Il y a beaucoup de couleur,  
vert, rouge, blanc ;  
Vert comme la forêt,  
Rouge comme les indiens,  
Blanc comme les blancs.  
Il y a des musiques kaseko, awassa, bandamba seketi.  
Il y a des saveurs, comou, afingui, kasaba, tokou.  
Dans la ville, il y a des bâtiments, beaucoup de voitures,  
beaucoup de gens.

*Rinia*

Mon pays c'est le Surinam. J'habite sur le fleuve Paramaribo, il y a  
une piste qui mène au village du fleuve.  
J'aime la tradition des Saramacas sur le fleuve, j'aime les  
couleurs vert, rouge, jaune, blanc et bleu dans mon pays  
du Surinam.  
Mon plat, c'est du riz blanc avec des calous et il y a la  
musique kaouina et cékéti et banamba.

*Djankei*

Salut, moi mon pays c'est la Guyane  
Toute l'année la couleur est verte  
L'image qui me touche le plus, c'est les maisons de  
bagnards.  
Les odeurs que l'on a ici sont plus lourdes le jour que la  
nuit.

*Orlando*

*Dans une hydrométrie élevée,  
vert de rage, rouge de honte, jaune,  
Cette pointe de sympathie dans le regard,  
Il somnolait,  
Parce que finalement, mieux vaudrait connaître le kama-sutra.*

Mon pays, c'est en Haïti, le petit village de Tomaso, en dehors de la ville.

J'ai le goût de la soupe de giraumon, du petimi, du blé et des bonnes petites glaces...

La musique, c'est des compas de carnaval qui sont mieux qu'ici. Les musiciens jouent bien et composent des belles musiques.

La couleur, c'est vert, à cause des arbres.

Il y a l'odeur des fruits, les mangues surtout et la canne à sucre.

Je me souviens quand je vais me baigner à la Suz avec mes sœurs, mes frères.

C'est un beau petit pays, c'est le paradis mais il n'y a pas un bon gouvernement.

En Guyane, j'ai retrouvé la soupe de giraumon mais ça n'a pas le même goût. Je ne suis pas difficile, je mange tout.

J'aime bien la musique traditionnelle, le Kaseko.

Les odeurs sont bien, c'est tout vert, il y a les arbres, les oiseaux, le soleil.

*Isémaël*



En Guyane, la couleur c'est vert parce qu'il y a beaucoup d'arbres en Guyane.

J'aime un plat, le colombo, il y a beaucoup de légumes dedans et de la viande, c'est un plat très bien.

En Guyane, on parle de la musique, il y a des danses aléké, Il y a Koloni. qui chante aléké, c'est bien.

J'aime le mois d'août, c'est la fête de Saint Laurent du Maroni, on passe un beau moment.

Si tu viens à Saint Laurent, il y a le marché avec la statue des trois petits bonhommes.

Tous les matins, je fais un geste pour venir au Camp de la transportation à 7 h 30.

*Petra*

La Guyane c'est la couleur verte du fleuve.

La Guyane c'est l'aléké, la musique des noirs-marrons.

C'est la musique de mes ancêtres, j'aime ça et je joue cette musique.

La Guyane c'est le wassaï, on en trouve partout.

J'aime le goût et l'odeur du wassaï, je l'aime nature.

En Guyane, j'aime me baigner dans le fleuve et j'aime me baigner dans la nature, j'aime passer les cascades.

Ce que j'aime comme image c'est que chez nous on fait de la pirogue avec des pagaies.

*Maiikel*

Mon pays, c'est la Guyane et j'aime beaucoup la tradition de la Guyane, j'aime la nature.

Ma couleur préférée c'est le vert de la nature.

La Guyane, c'est les plats français comme la salade, la tomate, tous les légumes, c'est aussi l'agouti.

La Guyane, c'est les animaux, les singes et les jaguars que j'aimerais beaucoup voir.

La Guyane, c'est la musique traditionnelle que j'aime comme les chansons créoles, le zouc et aussi les chansons françaises ou en sranan-tongo ou en anglais.

J'aimerais pas que la tradition disparaisse.

La Guyane, c'est de nager à la piscine ou à la crique, c'est de marcher dans la forêt. Et dans la forêt on trouve de jolis papillons, d'autres animaux, une bonne odeur d'herbe verte, de vent.

Le meilleur moment, c'est le dimanche quand on se promène avec des amis. On discute au bord de la mer sur la place verte.

L'eau a la couleur du chocolat, le ciel est bleu clair, les nuages sont blancs, gris. Il y a aussi un beau coucher de soleil. La nuit, il y a les étoiles et la pleine lune.

Les images de mon pays sont des images de fusée et tout ça, ça appartient à la Guyane.

*Rebecca*

Dans mon pays, il y a la mer bleue, la montagne, il y a beaucoup de choses qu'il n'y a pas en Guyane. Les couleurs, c'est rouge, bleu, orange, jaune. La musique, c'est la samba ; en Guyane c'est le zouc.

Il y a aussi la forêt. Moi, je vois la couleur de la Guyane en vert, ou autres couleurs. Le soleil ici est très fort comme si le vent se cachait et que la chaleur du sol se soulevait. Les plantes y poussent très bien, les enfants aussi.

Il y a cette odeur qui entre dans mes narines en ce moment de l'image entre mon pays et la Guyane. Un geste que je me souviens de mon pays, c'est que les gens parlent beaucoup avec les mains, en Guyane, les gens parlent aussi avec les mains.

Viviane

*Au fait du fromager,  
Le grand singe hurleur,  
Titubait,  
Polluait,  
Parce qu'après tout, il fallait bien se rendre à Cayenne*

Le pays d'où je viens, vous le connaissez,  
Ou vous en avez sûrement entendu parler.  
Sa couleur change au moins deux fois dans l'année,  
Mes yeux le voient parfois vert et gris cendré.  
Mon nez et ma bouche se rappellent les cerises et les  
fraises volées,  
Chez des voisins jardiniers furieux et enragés.  
Le chemin tracé jusque chez le boulanger,  
Le dimanche matin sous un soleil timide mais réveillé.  
La messe à laquelle nous n'avons pas assisté.  
Le pays d'où je viens, vous le connaissez,  
Le pays où je vis, vous y êtes aussi.  
Cet endroit vert et ocre, c'est la Guyane,  
Une multitude de goût, le piment et le sucre de canne.  
Les matins dans la brume comme la fumée d'Ariane, Les  
échos des tambours et les peuples en pagne.  
Le soleil perçant la forêt luisant sur les lianes,  
Les femmes travaillant l'abattis, récoltant les ignames.  
Les enfants se baignant dans les criques du Maroni,  
Le pays où je vis, vous y êtes aussi.

*Cécile*

Là-haut c'est noir et marron. C'est les N'dyuka. J'arrive de Providence. Il y avait ma maman, mon papa et moi. On allait à la pêche. A l'arrière une personne gardait la pirogue bien droite et mon père pêchait à l'avant. Il devait faire vite pour attraper le poisson. Après on cuisinait l'afingui et le domi ainsi que le calou. Souvent on cuisinait avec des cacahuètes et des bananes. On faisait de l'huile avec le maripa pour manger. On plantait aussi du riz. Quand le riz était mûr, 4 mois après on l'arrachait et on le mettait au soleil. Quand il était sec on le battait dans le mortier. On enlevait la peau avec un tamis. Ensuite on le mettait dans la casserole pour le cuire. Ma sœur, ma mère et moi on s'asseyait pour manger.

*Lebecca*

*En utilisant l'esprit de la forêt,  
un blond, brun,  
Drapé dans son sérénissime,  
Se dodelinait,  
En raison de l'oubli de son carnet de fièvre jaune dans sa soucoupe volante*

Mon pays c'est un mélange d'hier et d'aujourd'hui, une musique sucrée comme le thé à la menthe, cachée derrière les cailloux et les dunes de sable la forêt danse au rythme des animaux sauvages et des insectes. Au milieu il y a un grand homme chauve qui lève les bras en l'air pour danser

c'est un géant ?

Non c'est mon grand-père

Du jaune du soleil, de la sécheresse à l'eau mon pays est un souvenir plein de graines de couscous mélangées à du couac mon pays c'est ma mémoire qui se transforme comme un enfant qui mange une bonne glace au parfum exotique, mon pays c'est les gens qui se touchent le coeur avec la main pour embrasser les pensées des autres en se caressant le front.

*Malo*

La Guyane c'est le fleuve, j'aime aller sur le fleuve.

La Guyane c'est la pêche, j'aime la pêche, j'aime aller jouer au football.

La Guyane c'est la couleur verte comme la mer, la couleur blanche comme les nuages, c'est la couleur rouge parce que j'aime les linges rouges.

La Guyane, c'est le reggae-raga.

La Guyane c'est le goût de l'ananas et de la canne à sucre.

*Roberto*

Mon pays c'est le pays saramaca.  
Je joue du tambour, je vais appeler plein de gens en pays  
saramaca et aussi la famille pour venir m'écouter.  
Je vais acheter la limonade avec plein de couleurs.  
Je mange du napi, de la patate douce, du manioc, de la  
banane avec toute la famille.  
Je pars avec ma pirogue à moteur, je vais à la crique  
Pitabaya, c'est là que j'habite, je coupe un arbuste, je  
frotte les feuilles et je les mets dans l'eau et j'attends  
pour prendre les poissons. Je vais aussi dans la forêt  
pour couper un abattis, je plante du riz. Pour avoir un  
bon riz quand il est mûr, je fais un carbet pour le  
protéger.  
Je plante aussi du manioc et je fais des gâteaux avec  
quand il est nettoyé et bouilli.  
Je mets aussi des cannes à sucre dans le feu avec des  
patates douces, des napis, des bananes après je retire  
tout du feu et je mets dans un plat avec de l'huile  
d'awara et je mange.  
Mon pays c'est bien il y a plein de choses à faire.

*Reinier*

*Dans cette atmosphère enfumée et sombre,  
Jojo le cochon bois atrabilaire,  
Pourtant idolâtre,  
Met ses tonges,  
Pour oublier l'impossible rêve de voler sans ailes.*

# LES LIEUX

*« Sous notre fromager... »*



Ils sont dressés et majestueux sur des plaines dégagées, les champs de cannes de la route des chutes Voltaire. Partout où mon regard se pose, je ne vois qu'eux. Ils bordent la route et leurs murs épais n'invitent que la faune à y pénétrer.

Quelques chemins, tracés et pratiqués, permettent toutefois de les admirer au fil de longues promenades. Je les connais bien, ils délimitent mon terrain.

Beaucoup apprécient ces étendues de verdure apaisantes, s'imprègnent du son que provoque le vent, ce qui fait onduler et claquer par intermittence les feuilles longues et effilées.

Pourtant, ils sont violés chaque fin d'année. Combien de coupeurs de canne ont sué, se sont blessés lors de ces vendanges. J'admire leur courage pour ce travail laborieux et d'un autre âge. J'observe chacun de leurs gestes avec la plus grande humilité. Ils donnent à ce lieu un autre visage, tellement différents que nos yeux et nos esprits ont du mal à s'y habituer.

Le bruit du tracteur et les discussions animées laissent place à un silence presque irréel. Mais, si on tend l'oreille, leurs voix résonnent toujours pendant que, chaque soir, j'admire le coucher du soleil.

Cécile

*Avec cette façon de faire le paon,  
Ce garçon entêté et frondeur,  
Pas si mécontent que ça,  
Lambinaît tendrement,  
Pour cesser ce cauchemar*

Marcher à petits pas, et surtout en silence S'appliquer à ce que le talon de mon pied frappe le sol en premier. Avancer discrètement, c'est-à-dire épier chaque branche qui pourrait craquer sous le poids de mon corps, de mon pied. Les yeux scrutent le tapis de feuilles mortes, et les oreilles écoutent aveuglément l'univers fantomatique de la forêt. On ne voit rien, on ne découvre rien en forêt amazonienne tant que l'on ne sait pas l'entendre.

Il est temps de s'arrêter, de s'asseoir sur une branche morte ; et de fermer les yeux.

La forêt n'a jamais été aussi verte et vivante que lorsque je l'épie les yeux clos. Une grenouille tape, un oiseau gémit, une cigale scie et un craquement surgit. J'ouvre mes yeux, il est temps de voir les branchages frémir. Un kwata approche, puis deux, puis trois, puis quatre. Son poil est noir, lisse et brillant. Il est perché à vingt mètres au-dessus de moi. Il me regarde tout comme je l'observe. Et soudain, la forêt crie, s'insurge de ma présence.

Le kwata s'agite, frappe sa tête, son torse à l'aide de ses longs bras, se balance de branche en branche, se suspend à sa queue. J'accueille son hostilité avec une satisfaction égoïste. Il m'amuse, il me fait sourire, même s'il me menace en me jetant des bouts de liane.

Son indignation me touche, le rend humain. Je lui réponds par une danse insensée. Je chante et je siffle. Il se tait. Peut-être s'émeut-il lui aussi. C'est peu probable puisqu'il me jette quelques projectiles. Mais peu m'importe, j'ai fait taire un primate en chantant, et il m'a fait sourire en gesticulant nerveusement au milieu de lianes qui constituaient à elles seules le lien physique entre lui et moi. Et toi, qu'as-tu chanté au kwata ?  
Moi, je l'avoue, c'était « Jeanneton prend sa faucille », mais Louisia et moi ne nous souvenions plus que de ça, un samedi 25 février dans le Brownsberg.

*Julie*

## **L'internat,**

Tant d'histoires en ce lieu.

Tout d'abord des quantités d'internes, pour six mois, pour un an, rarement plus.

Qu'ont-ils éprouvé dans ce lieu si spécial ? A la fois si quotidien et pourtant tant chargé d'histoires et de souffrances.

L'internat,

Lieu de vie, lieu de rencontres à présent.

Et, pourtant, à l'époque du bagne, lieu de soins pour les condamnés.

Probablement lieu de répit dans une vie si dure. Que pouvaient-ils ressentir ? Difficile à dire de nos jours ?

Était-ce vraiment un lieu de répit, s'en rendaient-ils compte ? Ou était-ce trop dur ? Étaient-ils trop malades ?

Probablement.

Comment un lieu, à l'époque synonyme de tant de souffrances, est-il maintenant un lieu si agréable à vivre ?

Et que deviendra-t-il plus tard ?

Il nous est demandé de nous pencher sur la vie passée du lieu... Mais le pouvons-nous vraiment ? Je me sens incapable de rentrer dans la peau d'un bagnard, de savoir, de comprendre ce qu'il a pu vivre, ce qu'il a pu souffrir.

Je n'ai jamais connu le bain, je n'ai jamais connu la maladie.

Alors que dire ?

*Catherine*

J'ai été malade sur le bateau, et enfin j'ai vu la côte bordée de palmiers. La mer est étonnamment bleue. Les enfants courent sur le chemin, les vagues roulent sur les rochers noirs. Derrière une pagaille d'arbres, j'entends des voix, des bruits de chaînes, des regards morts, la pluie bat les bâtisses austères puis le soleil brûle les peaux et le sel les crevasse, les plaies suppurent. Dans un coin, un homme est là, il n'a d'homme que le nom, c'est un animal traqué, roulé sur lui-même, un tissu en lambeaux cache mal son corps maigre tanné, son souffle est court, la mort rôde... Les piailllements des enfants la repoussent et mon regard se détourne, me transporte plus loin, au-delà de mes larmes. On dévale le chemin vers le point d'eau irréel pompeusement nommé « la piscine des bagnards », au mot piscine les enfants ont posé short et t-shirt et arborent leurs maillots de bain, les murs de lourdes pierres taillées, traînées par les bras meurtris entourent cette baignoire d'outre-tombe, trois murs bas qui laissent le regard s'échapper vers la mer et un mur immense droit, froid que des dizaines, des centaines de mains ensanglantées ont érigé. Traits droits, saillants de ces caillasses obscènes, agencées sous la contrainte, une architecture de fous, un délire humain, les enfants nagent, leurs gestes gracieux et insouciant pèsent-ils plus que le poids de l'histoire ?

A quelle humanité j'appartiens ? De quelle inhumanité je reviens ? Suis-je la sœur des bourreaux ou de ces hommes torturés, meurtris, détruits ? Je scrute encore ce mur de reflets gris, rouges et ocre, le soleil se joue de cet édifice, les interstices me fascinent, je m'y engouffre, je suis leur perfection géométrique. Les enfants m'appellent, leurs rires fusent sur l'île Saint-Joseph. Entre deux pierres je dépose un secret.

*Catherine*

*Derrière la mare,  
Un vieux maïpouri dépressif,  
Incandescent,  
Se jette à terre,  
Parce que le singe hurleur chantait sa mélancolie.*

Sous la varangue de l'Internat de Saint-Laurent, il m'arrive le soir que mon imagination vagabonde au moment où la lumière s'adoucit et que, devant la vue de ce fleuve dont le nom a fait rêver et trembler des générations de déracinés, je laisse aller toutes mes sensations et ma nostalgie. Nostalgie, Maroni, j'écrirai vos noms. Maroni, aujourd'hui liberté, hier souffrance. Ce fleuve est frontière et passage, passage vers un autre monde, une autre chose. Si je devais imaginer un lieu qui évoque l'évasion, c'est ce fleuve qui remonte du plus profond d'une forêt mystérieuse et impénétrable où le peuple amérindien a défini Christophe Colomb pour les Européens, le voyage, le départ, la découverte. Ce trait d'union, ce guet, ce chemin est-ce en nous qu'il s'inscrit ? Les enfants de ce pays ont tous, de gré ou de force, été amenés à s'enraciner dans ce continent. Qu'ils soient fils de l'Afrique dont ils ont importé les coutumes, les musiques, les langues ou de l'Europe, d'abord avide de richesse puis désireuse de se débarrasser de ses indésirables, le fleuve majestueux cache, derrière son apparente tranquillité, les spasmes et les soubresauts de l'histoire de l'homme, de ses luttes pour le pouvoir et pour la liberté. Le Maroni, c'est tout un condensé de cinq cents ans d'histoire qui ont déplacé des millions d'hommes qui ont aimé, ont vécu et sont morts pour des motifs qui les ont toujours dépassés.



Aujourd'hui, du haut de cette varangue de l'Internat de Saint-Laurent, l'heureux locataire voit se déplacer des pirogues alors qu'avant, hier, des navires à voiles qui avaient bravé les océans, les luttes entre puissances coloniales venaient décharger leur cargaison d'esclaves et de colons et qu'hier, dans cet hôpital du bout d'un empire, des docteurs Schweitzer en casque colonial, assistaient au lever matinal du drapeau alors que des religieux prenaient en yeux une lueur faite de souvenirs, de nostalgie et du sentiment précieux d'appartenir à une communauté de privilégiés.

*Marc*

L'ouverture des portes résonne dans la pièce, ce vieux grincement me fait douter sur le statut que j'ai à l'atelier, mais cela semble de courte durée.

Voilà, je ne suis plus seul. D'autres participants à cette aventure arrivent.

Des bonjours sortent de toutes les bouches, on se sert la main, des éclats de rire plus ou moins discrets fusent de tous les côtés, la matinée commence.

Je n'entends plus le doux chant des ciseaux mais de grosses voix bien grasses. On sent que la soirée a été chargée.

Dans un vacarme indéfinissable, les stagiaires s'installent. Mais cela s'apaise rapidement, des questionnements de la part d'un formateur, les durcissent, leur silence, j'ai l'impression d'être dans un aquarium.

Malheureusement, un prédateur tourne autour et fait un tel chahut que certaines personnes sont restées figées, avec de grosses bulles sortant de leur bouche.

La porte claque de nouveau et maintenant, nous avons à faire à un gros banc de poissons mais le requin tourne, il doit attendre que l'un des poissons fasse la mauvaise bulle pour le croquer tout cru...

Pour l'instant, pas d'erreur. Il tourne et retourne, il s'impatiente, cela l'énerve. Sa cadence et son débit de bruit s'amplifient, les poissons restent imperturbables.

Il essaie d'étendre son territoire de chasse mais d'autres prédateurs lui font comprendre que ce n'est pas le moment et que la meilleure technique, c'est la patience et le calme. Cela ne l'interpelle même pas. Il continue à tourner.

Il aperçoit, isolé dans son aquarium, un poisson qui, on le sent, a du vécu et n'est pas prêt à se laisser berner. Il essaie et échoue encore une fois.

Le pauvre requin, il en perd le moral mais sa vivacité est toujours présente. Il sort de son territoire et aperçoit au loin, un petit groupe de poissons venus d'un pays lointain.

Il s'en réjouit et se dit que ce coup-ci, c'est la bonne. Ses claquements de mâchoire ne bernent personne, et ces derniers, malgré la chaleur, ne se laissent pas avoir. Déçu à nouveau, le jeune requin n'en peut plus et se dit qu'une fois arrivé à la maison, c'est peut-être bien lui, le petit poisson.

Il retrouve un semblant de tranquillité en pensant à ce qui pourrait arriver, à la maison, et cela l'effraie, mais d'un autre côté, il est enragé et assoiffé de sang.

Finalement, il retourne dans son aquarium, lui aussi, mais l'espace est tellement restreint que ce pauvre requin ne sait où donner de la tête au milieu de cette décharge.

*Pierre*

Confirmé, obtus, chaleureux, renfermé, ce cube urbain destiné à héberger nos âmes. Compartimenté en trois pièces vitales : le règne de l'hygiène séparé de celui du manger ou celui, plus loin, plus flou, désigné par le mot « séjour ». Séjourner dans ce petit espace, entouré du souvenir de quelques présences amicales qui défilent et se défilent telles des ombres.

Tout est à portée de main. Ne pas se tenir près de la vitre : le froid pénètre si bien. Quelques lampes et bougies réchauffent l'atmosphère. S'asseoir sur ce vieux canapé posté le plus loin possible de la fenêtre. Les amis sont repartis, il était tard déjà, tu étais resté, vieux chat silencieux. Entendre, parmi le silence, flotter la présence des voisins, recroquevillés, eux aussi, dans leur cube urbain chaleureux.

Odeur de cigarettes, ils sont tous partis, tu restes ici, félin apprivoisé. Tu regardes dans le vide des présences que je ne vois pas. Tes moustaches fines détectent-elles la présence d'autres prisonniers de cette cité ?

Un piano derrière ce rideau lourd, martelé par une frêle insomniaque. Un vieil étudiant fumant sa cigarette sur ce même canapé crevé, avec un regard perdu, son travail qui l'attend encore sur la table. Une vieille bavarde qui peste dans sa langue, seule à savoir comment ils ont atterri ici, elle et son chat.

*Louisa*

C'est vrai, sans motif apparent, j'aime à m'asseoir sur ce banc en ciment brut avec son dossier si rigide qui m'enserme quand je suis en face de cette immensité d'eau. Mon regard se perd malgré cet horizon si court que forme les berges d'Albina, la ville d'en face, d'où vient tous les maux de ce pays d'après certains bien-pensants. La sensation douce et délicieuse qui m'amène à cet endroit est indescriptible. On ne peut même pas la comparer avec celles que ressentent les nombreux visiteurs du square qui, comme moi, s'installent dans ce lieu. Un lieu empreint de rêveries, d'amour, de paroles envolées, de promesses non tenues. A moi aussi, il m'avait promis un amour sans faille pour la vie jusqu'à la fin de nos jours car nous étions là aussi sûrs de mourir ensemble.

A cinq pas du petit trou de sable, creusé par tant de passages, tant de chaussures, tant d'impatiences, il y a ce mur de pierre troué par le temps, par les embruns chargés des alluvions que charroie inlassablement la marée montante ou descendante. Ces alluvions ont tant vu d'espoir et d'espérance, d'aller et de venir seul ou accompagné. « *Ofa* » « *ka o fé* » « *como vai* » tes promeneurs tout le temps lui transmettent des messages à transporter, à chahuter, à conserver dans son fatras d'écumes marrons qui apparaissent quand le vent se lève.

Il m'arrive de penser à lui, ce commandant de cette ignominie que l'histoire a nommé le bagne. Du haut de son balcon lui aussi a admiré ce fleuve en gérant l'intendance et en assurant le commandement de cette expérimentation humaine d'expiation de fautes vraies ou fausses et de cette souffrance qui l'accompagnait.

*« José, vous ferez vérifier la carriole afin que lady Brigitte puisse faire sa promenade du soir avec nos deux chérubins à heure dite. Arrangez-vous pour que les condamnés aient rejoint leurs cellules à ce moment-là pour que leurs regards n'importunent nullement ma fille. »*

Des regards posés, il y en a eu souvent. Mais, immuablement, le cycle de l'eau se perpétuait, marée haute, marée basse, Des regards posés, il y en a eu souvent. Mais, immuablement, le cycle de l'eau se perpétuait, marée haute, marée basse, comme une danse lancinante entre le vent et l'eau brunâtre sans se soucier des expressions de ces coups d'œil, de ces yeux perdus, pensifs ou embués de larmes qui le guettaient.

Demain 1<sup>er</sup> décembre 2001, *« Estelle, ne pleure pas, ne pleure pas, je reviendrai pour toi. Je suis obligé d'accepter cette mutation, ce poste m'offre de grandes opportunités, tu es ma promise et vers toi je reviendrai ».*

Sur mon banc je regarde ces piliers, ils sont plantés comme des rampes de soutènement, désœuvrés sans rien à supporter. Les tiges de fer rouillées qui apparaissent sur leurs flancs semblent saigner comme une blessure, une blessure de l'âme. Ils ne supportent plus de planches en bois sur lesquelles on déchargeait le contenu des ventres des cargos à dos d'homme. Ils n'aboutissent pas non plus à la balance géante qui se trouve dans la cabane en ciment peinte en blanc tous les ans par les petites mains communales qui espèrent ainsi blanchir, assainir ces lourds fardeaux de la conscience.

Veille de Noël 53 : « *Avancez, avancez plus vite jusqu'à la travée, la cale doit être vidée pour ce soir, les dames du petit Paris ne veulent pas passer le réveillon en guenille. Du nerf, vous aurez une double ration à souper* ».

Place verte, square, bord du fleuve, ce lieu a tant de noms, tant d'identités, il reflète la vie comme un miroir et, sous les attaques du soleil, il renvoie des éclats de lumière qui forcent le quidam à mettre la main pour se protéger les yeux de la réverbération, imposant ainsi sa suprématie. C'est lui le maître de cérémonie, étale il apaise, agité il force l'angoisse et impose le silence ; c'est lui, cette eau saumâtre et bouillonnante du bord du fleuve du Maroni.

*Lydia*

La brume matinale enveloppait le carbet. L'humidité s'accumulait en fines gouttes sur les palmes tressées du toit. La fraîcheur de la nuit disparaissait lentement et la lumière, blanche, se faisait cristalline. C'était comme si la forêt s'éveillait aux premiers cris des kikiwis.

Le carbet surplombait une petite plage entourée de gros galets gris que la marée et les crues du fleuve n'avaient cessé de modeler et qui, pourtant, restait un point d'accostage privilégié, même en saison sèche. Le saut en amont de la crique avait forcé certains piroguiers à faire escale à cet endroit. Les restes d'un cadavre d'une pirogue flottaient entre deux eaux, pris au piège entre les rochers, funeste témoignage d'un passage raté du saut.

L'abattis qui jouxtait le carbet était en plein réaménagement. Certains troncs d'arbres calcinés, qui n'avaient pas pu être déplacés, paraissaient servir de tuteurs à de jeunes pousses vertes. D'autres se paraient d'une colonie de champignons blancs et rouges qui, bien malgré eux, me rappelaient Noël. Un layon s'enfonçait dans l'immensité verte et dense de la forêt, promesse de rencontres inattendues ou de rendez-vous tant espérés. Pour qu'il puisse voir le jour et perdurer, il avait fallu des heures, des jours, des mois d'efforts répétés contre



cette nature indomptée et rebelle qui, implacablement, tentait de reprendre ce petit bout de terrain que l'homme voulait s'approprier. Pour elle, la cohabitation n'était pas une option.

*Lucie*

Les briques tombent, certains murs sont déformés, restés à l'abandon, des dessins presque dans chaque cellule.

On sent le froid, l'air glacial, le temps passé.

Que faisaient ces bagnards qui ont laissé cet endroit empli d'histoires, de cruauté, de méchanceté, d'amitié ?

Quelle est cette France qui rejetait ses enfants ?

Un voilier, une femme nue sont gravés sur une façade d'une cellule et sont témoins de la souffrance des hommes.

Et ce lit en bois qui pourrait nous raconter tant de choses...

Le froid, toujours le froid, rien que le froid, et, ce silence, prince de ce lieu.

*Hendrick*

*A l'internat de Saint Laurent surplombant le fleuve,  
Poupougnette, la micro grenouille,  
Éblouissante,  
Se séparait,  
Afin de satisfaire son envie torride de fraise*

Majestueux, le terme n'est pas assez fort pour évoquer leur Majesté, leur déité, car ils sont des Dieux, des symboles.

En tout pays d'ailleurs ces géants sont adulés, leurs noms, leurs aspects importent peu, toujours ils imposent: le respect.

Ici, s'attarder sous eux est interdit. Ailleurs, autrefois les religieux recueillaient en eux une espèce magique et rare. Là, on a bâti en eux des maisons, aménagés des arches. Là-bas se mettre à leur base et lever les yeux vers leur cime vous tonifie et ramène en soi comme un souffle vital.

Symbole de durée, de ténacité, de solidité. Aspect fini, achevé des choses de la vie. Rien ne pousse à leur ombre. Et pourtant les meilleurs champignons éclosent là, émergence fugitive d'un don rare, d'une alchimie de création sans fécondation apparente.

Ainsi le premier hôte à se présenter sera cette chose inclassifiable, déjà très proche de l'être animé.

Sous notre fromager, car c'est de lui qu'il sera question, je n'ai jamais aperçu de champignon; D'ailleurs, ici je n'en ai jamais vu et regrets extrêmes jamais dégustés. L'arbre est-il si grand que rien, vraiment rien ne peut prospérer sous son ombrage que l'on dit maléfique.

Un caractère ombrageux, qualificatif impropre pour cet

arbre à l'ombre gigantesque qui devrait protéger du soleil brûlant et destructeur.

Où est le banc amené par l'homme? Appel pour tous au repos, à la quiétude.

Chaque village - il n'y a pas de ville -, chaque hameau, chaque campou a son fromager. Le maître des arbres évoque un produit du terroir, c'est comme une avanie.

Et pourtant, lui si présent, comme un signal de la présence de l'homme, de son besoin de pérennité, refoule toute présence humaine.

Mystère s'il en est; une leçon de modestie; le Respect devant tout.

*Alain*

Me voici dans ces lieux où la route mène jusqu'au fleuve aussi. Si je devais imaginer le Paradis, il ressemblerait à ce paradis, village Amérindien.

Un petit chemin boueux, bombé de trous pourrait dissuader de s'aventurer par là. De part et d'autre, certaines maisons en construction ou inachevées abritent des gens qui se reposent dans leurs hamacs, le pied à l'abandon.

Le poteau électrique servant de rond point, au bout du chemin, éclaire, la nuit tombée, les voitures venues pour l'occasion : la fête du village, la fête dans la maison du grand-père juste en face, la mort d'un ami, l'arrivée d'un nouveau-né.

Tous partagent les mêmes habitudes, tous ou presque dans ce petit village paisible.

Serge

On appelle ça le trou. Autrement dit une absence de matière, une empreinte. Quelque chose est passé qui a refoulé vers l'extérieur la glaise qui s'y trouvait. Dès lors, il ne reste que du vide. Je suis au trou. Ironie du paradoxe. Si je suis au trou, je comble le vide et le trou n'est plus le trou. Sauf si l'on n'existe pas. Si je suis au trou, je n'existe pas : je deviens moi-même un vide, une empreinte. Je n'existe que par négation d'une matière qui fut moi avant que d'être au trou. Il y a longtemps, peut-être étais-je quelqu'un ou quelque chose, du sang, des boyaux, de l'organique un peu vivant sans doute. Dans le trou, le trou que je ne remplis pas, je ne suis même pas mort : je ne suis pas. Sur la cursive, il y a les pas des gardiens. Dans le trou, il ne reste qu'un silence rythmé, une absence de bruit cadencée comme le tic-tac d'une horloge sans aiguilles. Peut-il y avoir une absence de temps ? L'alternance des nuits et des jours que je devine au-delà de la grille cadence le vide de temps comme le pas des gardiens cadence le silence.

Yann

*Sous les lianes agitées par les singes araignées,  
Le petit garçon,  
Rouge comme la forêt,  
Escalade,  
Du fait d'une extinction de voix.*

Dégagez les oreilles et goûtez des yeux.  
Ouvrez la bouche et écarquillez les narines.  
Vos sens sont en émoi et moi je ne me sens plus sure de moi. Je suis ici devant lui, papier-crayon à la main, et lui est là...depuis toujours-je crois-. Il m'observe. Silencieux pas si sur ; vivant ah oui pour sûr ; sage sûrement. Il m'invite un instant le temps d'un bruissement. J'escalade sa colonne vertébrale si droite, je m'agrippe à ses bras raidis, je crochète mes jambes à ses nombreux doigts rugueux, et j'arrache de ma main son épaisse chevelure verte. Mon corps s'installe en lui et je jouis de son confort. Voilà maintenant, raconte moi toi qui est là... depuis toujours -je crois-.

Dégage mes oreilles et goûte de mes yeux.  
Ouvre ma bouche et écarquille mes narines.  
Il commence son histoire : « ma vie c'est l'homme.  
C'est lui qui creusant un trou m'y a déposé un jour en m'implorant de grandir.  
C'est lui qui m'a apporté de l'eau pour étancher ma soif.  
C'est lui qui a écorché mon être pour y graver deux initiales dans la forme d'un cœur.  
C'est lui qui s'est allongé sous mon ombre pour souffler un instant.  
C'est lui qui s'est suspendu à mes branches pour faire rire ses amis.  
C'est lui qui a cueilli mon fruit pour l'offrir à l'enfant au large sourire.  
Et c'est toi qui crayon-papier à la main me regarde et me dit : manguier raconte moi puisque tu es là... depuis toujours-je crois-. »

Caroline

Qui suis-je pour parler d'une forêt qui est plus vieille que moi, que mes frères, que mes parents, que mes grands-parents.

Qui suis-je pour parler d'une douleur, d'une injustice qu'ont subies mes compatriotes emprisonnés pour telle ou telle chose ?

Qui suis-je pour raconter le déracinement de mes frères contraint de quitter leur raison, leur force, de quitter leur culture pour s'adapter à quelque chose de forcé, d'obligé.

Maintenant je suis là et je suis ailleurs. Je suis parmi les miens et en dehors des autres.

L'exercice est facile mais le constat est difficile. Comment se reconnaître quand l'histoire parle pour nous. Les lieux ont des voix que la culture interprète.

Voilà pourquoi je suis moi, pas toi, ni toi, mais obligatoirement avec vous.

Qui suis-je pour parler d'une forêt qui est cent fois plus vieille que moi, que mes frères, que mes parents, que mes grands-parents ?

Qui suis-je pour parler d'une douleur, d'un éloignement qu'ont subi les condamnés jugés par des gens représentant nos ancêtres.

Qui suis-je pour parler d'un endroit qui parle de lui-même.

Je suis.

Je suis ici. Je suis là. Je suis partout et je m'adapte.

David

Saint Laurent, le bout du voyage. Ca y est, je sais que je suis arrivée. D'autres aussi y sont arrivés. Dans des bateaux, enchaînés, et moi libre.

Bizarre, eux en Afrique libre et ici emmurés, et moi en cage, là-bas dans cette Afrique pourtant si prometteuse et ici libre et enfin retrouvée.

Saint Laurent, dix fois plus de cultures, dix fois plus d'échanges, dix fois plus d'amour... mais aussi dix fois plus de grilles, de bateaux, bagnards venus de force, restés par obligation.

Terre d'enfer pour tant de gens, terre de paradis pour moi. Des voix, des cris, des soupirs. Soupirs malheureux, torturés, de regret, pour moi de satisfaction, de bonheur, de béatitude !

Ne jamais savoir de quel côté de la planète vivre. Où trouver le mélange. Enfin, la fin de la quête, Saint Laurent, terre de mélange, de souffrance et d'avenir, ... ma terre. Enfin la mienne, quelle prétention... leur terre. Je les entends créoles, noirs marrons, indiens.

Ben oui, une terre qui s'est construite avec un peu de l'un et un peu de l'autre, sans oublier un peu de moi, tellement important pour moi et tellement rien pour les autres. Pourtant, pour moi, nulle place ailleurs. Pour d'autres, la liberté dans la fuite. L'enfer de rester transformé en enfer de partir.

Saint Laurent, mille facettes, mille histoires, mille personnalités et pourtant pour moi, un seul visage, la liberté et le bonheur.

Construit sur la douleur et le sang de toutes ces ombres mais en finalité, la vie et l'avenir sous leur protection.

Saint Laurent, un lourd passé, un avenir incertain, mais un bonheur au quotidien.

Cécile



Flap flap flap .... Flap flap flap dans la moiteur  
ambiante on entend vaguement la plainte du  
ventilateur

Flap flap flap .... Flap flap flap  
le ventilateur habite le silence de la case

Flap flap flap .... Flap flap flap  
en y prêtant attention, on peut presque visualiser le  
parcours de chaque petite vague d'air que la pale nous  
envoie de tout là-haut, nous envoie au visage, aux bras,  
au corps tout entier et qu'on reçoit nonchalamment,  
comme un dû, sans y prendre garde. Flap flap flap, c'est  
une mélopée mélancolique, c'est une plainte emplie de  
mollesse et de lassitude, car elle s'est répétée cent fois,  
mille fois, à l'infini, sans que personne, oui personne, ne  
s'en aperçoive.

Et pourtant jamais le flap ne couac, toujours il se fait  
entendre. Si l'envie lui prend de se taire, de cesser une  
lutte trop inégale. Parce que jamais il ne pourra, susurré  
amoureusement ou même crié à pleine pale son éternel  
refrain au lieu de l'anoner comme un automate, alors  
seule pour le prend en considération, et on le gratifie de  
tous les jurons qu'on connaît, on le déracine, on le finit  
de briser, on l'enterre, on l'oublie et un autre vient le  
remplacer.

Et alors Flap flap flap , le champ reprend, imperturbable,  
infatigable, impersonnel. Dans ses murs cernant le vide,  
Flap flap flap , le ventilateur se sait vie il meuble la pièce  
de ses lamentations douceâtres et mélancoliques. Elles  
occupent peu à peu tout l'espace libre s'amplifient,  
s'anime parfois d'un cri et l'air soudain mépris brassé, ils  
restent en suspens, le temps se fige dans une éternité  
pesante. Et le Flap flap flap fait alors place aux  
lamentations, des bagnards qui ont vécu, souffert et

souvent expiré dans ces lieux. Des ombres s'esquissent  
l'espace semble se replier sur lui-même Flap flap flap  
.... Flap les murs se font miroir de scène qu'on aurait  
aimé oublier. Flap .....flap les voix s'amenuisent Flap  
flap..... flap .... Flap la vie reprend le dessus sur la  
mort du camp de la transportation

Patricia

*LES 7 MERVEILLES  
DE  
SAINT-LAURENT*

## Les 7 merveilles de Saint Laurent (1er groupe)

l'hôpital,

les enfants

les danses Awassa-Aléké

le fleuve

la fête de Saint Laurent du Maroni

le wassai

*Avec parcimonie,  
Ce géant marchant à reculons,  
Mais heureusement amoureux,  
Somnole dans le hamac,  
Pour rien.*

## LES MERVEILLES RECENSEES AVANT LE CHOIX (groupe 1)

### **Les bâtiments**

L'hôpital  
La pharmacie  
La poste  
La CAF  
Le cinéma  
L'école  
Le port  
La douane  
Le collège III  
La discothèque  
Le stade  
Conforama  
La rhumerie  
La belle route  
Le cimetière

### **La nature**

Les marécages  
Le fleuve  
La forêt  
Les abattis  
L'arbre du voyageur  
Les serpents  
La pluie  
Les ibis Rouge  
L'agoutis  
Le Maïpouri  
Le cochon bois  
Le fleuve

**Nourriture**

Les plats colombo  
Bouillon d'awara  
Gâteau coco  
Amour caché  
Wassai  
Couac  
Attipa  
Acoupa  
Jamais goûté

**Les personnages**

Les saint-laurentais  
Léon Bertrand  
Les enfants  
Les formateurs IFSL Tembé

**Art**

Collier indien  
Pirogue  
Artisanat en feuille de palmier  
La mosaïque  
Les sculptures  
Les tresses  
Awassa/aléké

**Les fêtes**

Carnaval  
Fête de St L du M  
Fête des panguis

**Les rencontres**

Différentes cultures  
Métissage , Le Marché

## 8 merveilles de Saint-Laurent (2ème groupe)

la jeunesse

le bain

les écoles

le Maroni

le marché

la sécurité sociale

le couac

les tombés

*En se pressant au bureau,  
Le jardinier persécuté par des fourmis,  
Décolorées,  
Ronfle  
Pour aboutir à ce si piètre résultat*

**LES MERVEILLES RECENSEES AVANT LE CHOIX  
(groupe 2)**

**Les bâtiments, les lieux**

Le bain  
L'épave de « Edith Corwel »  
L'ancien hôpital  
La mairie  
La sous-préfecture  
La maison de l'opticien  
Le camp militaire  
Le camp Maïpouri

**Les écoles, les endroits où l'on apprend**

L'atelier APPEL  
L'école  
Les stages pour écrire  
Le lycée  
Collège 3

**Les bienfaits de la société d'aujourd'hui**

La sécurité sociale  
Les pompiers – SAMU

**Les événements locaux, les lieux où il y a de la vie**

La fête de Saint-Laurent  
Le vidé du Carnaval  
Le marché  
La Glacière  
Le terrain de football

**Les belles choses propres à Saint-Laurent**

Les tombés  
Le zoo de Saint-Jean  
La vue du village Paradis



La statue des trois enfants (amérindien, bushinenge,  
européen)  
La statue du bagnard

**La nature**

La forêt  
Le fleuve  
Le Maroni  
Les chutes Voltaire  
La crique Margot  
La crique Serpent  
Le fromager géant des Vampires  
Les manguiers  
Les palmiers, les cocotiers  
Les balisiers  
Les roses de porcelaine

**Les enfants/la jeunesse**

**Les produits/les spécialités locales**

Le couac  
Le rhum

## Cadavres exquis... pour finir

*Avec un calme apparent, mais qui n'était qu'apparent,  
Un marathonien unijambiste,  
Titubait doucement,  
Pour se reposer dans son hamac.*

*Avec le plus grand doigté et la plus stricte minutie,  
Cet inutile,  
Dévastateur des forêts,  
S'est étendu,  
Car après tout, il voulait avant tout en venir à bout*

*Avec une anxiété grandissante,  
Le zébu blanc envahi par les mouches,  
Qui avait toutefois beaucoup de bonne volonté,  
A travaillé doucement,  
Pour mieux voir le spectacle.*

*Quelques verres plus tard,  
Les acteurs d'écriture stressés,  
Mais qui avaient mangé plus que de raison,  
Faisaient des ronds de fumée,  
Parce qu'ils étaient fatigués.*

*Sortie tout droit du Bagne,  
Une Catherine sans mise en bouche,  
Contente et joyeuse,  
S'allongea nonchalamment sur l'herbe fraîche,  
Parce qu'elle était constipée.*

*Au soir d'une vie bien remplie,  
Le piroguier manchot,  
Mais néanmoins poli, quoique de justesse,  
Se balance dans le hamac  
Parce qu'il aurait préféré un tête à tête avec son doudou.*

*Malgré l'absence de mise en bouche,  
Don Léon Bertrand,  
Avec un joli sourire,  
Somnolait,  
Parce que sa mère avait encore voulu avoir raison.*

*A fond la caisse sur la route d'Awala,  
Mamam très fâchée,  
Caressante et sensuelle,  
Sirote  
Pour satisfaire sa curiosité.*

*Avec une ardeur démesurée,  
Un canard laquais de l'empereur,  
Mais tout à fait sexy,  
Rétrograde  
Car le soleil est trop chaud aujourd'hui.*

# Des varans rayés vert et jaunes

Recueil d'écrits d'ateliers d'écriture

....Ecrire la Guyane

Ce qui nous réunit tous, c'est d'être en Guyane à ce moment particulier et le thème en a découlé : « Je suis là », pour écrire ce qui nous rassemble tous ici, en Guyane, apprenants, formateurs, habitants de Saint Laurent, mettre en mots nos parcours guyanais, dire notre vision de la Guyane, de notre pays, nos émotions, nos images.

L'équipe de l'atelier d'apprentissage des savoirs de base de Saint-Laurent du Maroni, a organisé en janvier 2005, une semaine d'écriture animée par Odile Pimet.



Mieux qu'un voyage organisé, ce recueil est fait pour vous faire partager les couleurs guyanaises.

Ce travail a été réalisé dans le cadre du Dispositif Permanent de Lutte contre l'Illettrisme de Guyane.

[www.dpliguyane.org](http://www.dpliguyane.org)

Mise en page et photos : Équipe Ressources du DPLI Guyane  
Illustration en couverture : Olivier Copin  
Septembre 2005